Mots. Les langages du politique

68 | 2002
Les métaphores spatiales en politique

Jean-Pierre Esquenazi, *Télévision et démocratie. La politique à la télévision française, 1958-1990*, PUF, 1999, 387 p.

Simone Bonnafous

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/mots/7373
DOI : 10.4000/mots.7373
ISSN : 1960-6001

Éditeur
ENS Éditions

Édition imprimée
Date de publication : 1 mars 2002
Pagination : 152-155
ISBN : 2-84788-007-0
ISSN : 0243-6450

Référence électronique
Simone Bonnafous, « Jean-Pierre Esquenazi, *Télévision et démocratie. La politique à la télévision française, 1958-1990*, PUF, 1999, 387 p. », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 68 | 2002, mis en ligne le 30 avril 2008, consulté le 24 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/mots/7373 ;
DOI : https://doi.org/10.4000/mots.7373

© ENS Éditions

anthropologie racialiste, mais aussi comme substitut non péjoré du mot *race* –, puis une courte phase de mise en circulation, avant d'exister pleinement en tant que formule dans l'espace public des années 1990. Cette évolution, directement observable dans les formes lexicales et dans leurs fréquences, mais aussi dans les emplois référentiels et dans les commentaires métadiscursifs, souvent contradictoires, portant sur la formule, apparait comme inséparable de l'évènementialité construite par les médias et des positions politiques des acteurs qui ont fait le récit de la guerre civile yougoslave.

On soulignera à ce propos l'intérêt particulier de la notion de sous-détermination énonciative et sémantique qui explique les ambigüités et les contradictions de son fonctionnement. Ainsi l'emploi de l'adjectif *ethnique* est ambigu dans les usages multiples de la formule « purification ethnique ». Le passage par l'étude de la nominalisation et des attestations des expressions verbales permet de décomposer la sous-détermination syntaxique et sémantique de la formule en une sous-détermination morpho-lexicale, inscrite dans l'histoire du couple *ethnie-ethnique* en français, une sous-détermination syntaxique inscrite dans le phénomène de la nominalisation et une sous-détermination énonciative liée à la place occupée par celui qui énonce la formule.

Un des grands mérites de ce travail a été de pouvoir objectiver une notion dont les évènements ont montré les multiples fluctuations et les instrumentations. Le livre tiré de cette somme, qui paraitra prochainement, permettra mieux encore d'évaluer, avec quelques années de recul, le rôle géopolitique de cette formule et son effacement progressif dans les années récentes.

Pierre Fiala

Jean-Pierre ESQUENAZI, *Télévision et démocratie. La politique à la télévision française, 1958-1990*, PUF, 1999, 387 p.

Le livre de J.-P. Esquenazi, professeur en sciences de l'information et de la communication et directeur de la revue *Champs visuels*, est remarquable par l'ampleur de ses perspectives. Ampleur chronologique d'abord : en couvrant toute l'histoire de la télévision politique de sa création jusqu'à nos jours, J.-P. Esquenazi évite la myopie et le manque de recul historique de beaucoup d'analyses télévisuelles. Ampleur méthodologique ensuite : ce livre est, à ma connaissance, un des rares à oser mêler analyses internes (énonciatives, pragmatiques et sémiotiques

essentiellement) et analyses externes (histoire et sociologie de la France et des médias). Ampleur documentaire enfin : non seulement ce livre se nourrit d'une abondante bibliographie aussi multidisciplinaire que son enjeu, mais il s'appuie en outre sur un corpus considérable : des journaux télévisés, des grands débats, des magazines, etc.

J.-P. Esquenazi pose à travers ce livre une question centrale : en quoi la politique telle qu'elle se donne à voir et à écouter à la télévision, de 1958 à nos jours, contribue-t-elle, en bien ou en mal, à la santé de notre démocratie ? Question ambitieuse certes, mais qui fait partie de celles qui légitiment pleinement nos recherches et nos interventions publiques, en tant que spécialistes de l'information et de la communication.

La réponse à cette question, on s'en doute, n'est ni simple, ni univoque. Du moins J.-P. Esquenazi distingue-t-il trois périodes.

La première, de 1958 à 1973, serait celle de « l'invention d'un espace public télévisuel », où De Gaulle « exprime », au sens illocutoire du terme, l'État et la politique. S'appuyant sur la théorie des actes de langage de C. Taylor et d'O. Ducrot, J.-P. Esquenazi considère en effet que C. De Gaulle réalise trois actes illocutoires à la fois. Comme sujet parlant, il se légitime lui-même dans un acte de représentation. Comme locuteur, il exprime le pouvoir exécutif et constitue de ce fait le téléspectateur en « téléspectateur citoyen ». Et enfin, à un troisième niveau, celui qui correspond chez O. Ducrot au couple « énonciateur *vs* destinataire », il affirme, décrit, explique, etc. Certes, on peut discuter de la nécessité de passer par la pragmatique, dans sa version linguistique, et la référence à O. Ducrot peut paraitre contestable dans son application : O. Ducrot ne place pas du tout sur le même plan le Sujet Parlant, c'est-à-dire l'individu dans le monde, qui prononce l'énoncé, et le locuteur et les énonciateurs qui sont des êtres théoriques; il distingue par ailleurs deux types de locuteurs, etc. Mais l'idée que la caractéristique essentielle de la télévision gaullienne et pompidolienne est de permettre au porte-parole (unique au début, puis multiple après 1965) d'« exprimer » au sens fort une vision politique du monde, me parait une idée forte.

À condition de ne pas passer sous silence que cette « expressivité » politique n'empêchait pas De Gaulle d'ignorer superbement ses opposants dans ses discours, de les assimiler systématiquement au désastre, à la faillite et à la partialité et de fonder toutes ses argumentations sur des successions de préconstruits et de sous-entendus, ne laissant place à aucune contestation : diverses analyses de discours gaullistes ont ainsi montré le caractère clos, et autosuffisant de la parole gaullienne. En résumé, je pense qu'à force d'insister sur l'« expressivité politique » du discours gaulliste, J.-P. Esquenazi en vient à gommer d'autres aspects

qui, s'ils étaient suffisamment pris en compte, éviteraient de faire parfois de cette période une sorte d'« âge d'or » de la politique télévisuelle (voir p. 63 et 357).

La seconde période qui va de 1974 à 1985, c'est-à-dire de l'élection d'un président de la République libéral jusqu'à l'ouverture du réseau télévisé et sa privatisation partielle, se caractérise, selon J.-P. Esquenazi, par la dévaluation de l'argumentation et de l'expression politique. On se laisse facilement convaincre et séduire par le brio avec lequel l'auteur relie les analyses d'E. Veron sur la stratégie giscardienne dans le face à face contre F. Mitterrand en 1974, la théorie de C. Lefort sur les « lieux » du politique et celle de M. Serres sur les réseaux, la montée en puissance des notions de compétence et d'expertise au détriment de l'« idéologie », la théorisation chez les politologues et dans les cercles libéraux et centristes de la « démocratie d'opinion », l'apologie du « Français moyen » et du « groupe central » par des journalistes comme A. Duhamel, etc. À condition, là encore, de ne pas se laisser abuser par les effets de construction des cadres énonciatifs. Que par opposition à une énonciation gaullienne fortement politique, l'énonciation giscardienne ait massivement joué sur l'« ethos » (terme que n'emploie d'ailleurs pas l'auteur, alors qu'il pourrait convenir aux trois phases) individuel de la compétence et de la « performance », c'est indéniable et admirablement démontré dans ce livre. Soutenir pour autant que tout le discours politique de cette période se réduit à cette dimension me parait impossible. En premier lieu, il ne faut pas oublier que G. Pompidou est le premier président à avoir exposé sa vie privé aux caméras et s'être montré sous le jour d'un « Français moyen ». En second lieu, on ne peut pas dire, simplement en travaillant sur la dimension énonciative et illocutionnaire de quelques émissions, aussi bien choisies soient-elles, que toute dimension politique et argumentative ait disparu, y compris de la parole giscardienne. C'est pourquoi aux oppositions parfois très tranchées entre les deux périodes (p. 157 ou 181), je préfère les passages plus nuancés comme celui de la p. 206 : « Quant à nous, nous considérerons que les espaces publics télévisuels sont, à partir de la fin des années 1970, menacés de dédoublement : tout se passe comme si les acteurs politiques venaient à la fois y exprimer les jugements ou la vision du monde d'un parti ou d'une organisation et y accomplir une performance confirmant leur appartenance au réseau politicien ».

Quant à la dernière période, celle de la télévision éclatée, qui démarre en 1985 et dans laquelle nous sommes sans doute encore, J.-P. Esquenazi considère qu'elle se caractérise par la substitution des images-choc au discours politique et la domination des institutions

médiatiques sur le monde politique : « le réseau politicien devient un réseau médiatique » (p. 268). L'auteur illustre ensuite cette thèse par l'analyse (directe ou inspirée d'autres travaux) des « cérémonies télévisées », des JT et de divers magazines. Si telle ou telle analyse se discute, et quoi de plus normal, on ne peut qu'être d'accord avec la prudence de la conclusion : « L'écran libéral n'est pas celui de la fin du politique : il est d'abord celui de son déguisement ou de sa dissimulation. Il peut être aussi celui de sa brusque réapparition, plus ou moins aléatoire, mais brutale et impérieuse » (p. 355).

Ce livre a le grand mérite de ne pas prétendre tout réinventer et de s'appuyer sur une foule de travaux antérieurs pour proposer une synthèse et une vision originales de l'évolution de la télévision politique. Beaucoup de points – beaucoup plus qu'un compte rendu écrit ne le permet – donnent envie de débattre avec l'auteur et, au delà, avec la communauté de chercheurs qui travaillent sur ce type de question. C'est pourquoi ce livre apporte une réelle contribution au débat actuel sur espace public et démocratie.

Simone Bonnafous